

Été 44, trois Turlavillais s'engagent dans la 2^e DB

En juillet 44, Georges Yvetot, Georges Lemenuel et Lucien Postel ont tout juste vingt ans et une seule idée en tête : poursuivre l'effort de libération de la France. C'est ainsi qu'ils apprennent qu'une division blindée française, placée sous commandement américain et dirigée par le général Philippe de Hauteclocque va débarquer à Saint-Martin-de-Varreville le premier août. En quelques jours, ils lèvent le camp pour l'une des plus célèbres épopées de l'histoire de France : Saint-Martin-de-Varreville, plage de Normandie, sur les côtes de notre département, Berchtesgaden, au sud des Alpes Bavaroises à la frontière de l'Autriche. Itinéraires.

« Le matelot d'équipage, Yvetot Georges, conducteur d'une auto-mitrailleuse, étant voiture de pointe à la prise de Wasselonne le 23 novembre 1944 et son véhicule ayant été atteint par un coup d'anti-char, le tireur et le chef de voiture tués, le radio blessé et l'AM en flammes, a seul, sous le feu de l'ennemi, dégagé ses camarades, éteint le feu, et ramené vers l'arrière son véhicule gravement endommagé. Il a montré le plus bel exemple de courage, de sang-froid et d'abnégation. La présente citation lui vaut l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945, avec étoile de vermeil. » signé, le vice-amiral Lemonnier, chef d'état-major général de la marine.

Soixante années ont passé depuis ces moments terribles à jamais gravés dans la mémoire de Georges Yvetot : « Ceci est bien sûr le plus mauvais souvenir de mon engagement dans la 2^e D.B mais pendant huit mois, disons entre août 44 et mars 45, ça n'a pas été rose tous les jours. »

Georges Lemenuel, lui aussi engagé auprès de Leclerc confirme. « Une fois que l'on avait décidé de libérer la France au plus vite, il fallait y aller. Des vilaines choses on en a tous vu. Quand on arrivait dans les villes et dans les villages, on ne savait pas ce que l'on allait trouver. Parfois tout se passait bien, sans résistance ennemie. Lorsque l'on tombait sur les soldats de la Wermarcht, on avait le sentiment qu'ils étaient soulagés. La plupart en avaient marre ; ils étaient épuisés, affamés. Dès qu'ils nous voyaient arriver, ils se constituaient prisonniers. Bien sûr, on était obligés de se méfier des tireurs embusqués mais tout allait très vite. Ils rendaient leurs armes, on échangeait quelques mots avec eux ; souvent on leur donnait du ravitaillement et puis on leur disait d'attendre les Américains qui les prendraient en charge. Par contre, lorsque l'on tombait sur les divisions S.S c'était autre chose. C'était eux ou nous, si vous voyez ce que je veux dire. Pas de prisonniers, ni d'un côté ni de l'autre. De toute façon, la mort nous attendait au bout du chemin car ils ne se rendaient pas. Durant la campagne d'Alsace, ça a été un vrai carnage. Les corps sans vie jonchaient les routes et les villages et nous, on passait dessus avec les engins. Tous les gars de la division ont connu ces atrocités. »

Solidarité et amitié, les maîtres-mots

Georges Yvetot s'est engagé dans la marine en juillet 42, à l'âge de dix neuf ans avec le secret espoir d'être affecté à la direction du port de Cherbourg. Il s'est donc rendu à Toulon pour signer un engagement de trois ans. Il a passé la ligne de démarcation sans trop de difficultés à Vierzon. Il a fait trois mois de marine jusqu'au moment, en novembre 42, où les Allemands ont envahi la zone libre. Alors, il est démobilisé et on le prie de regagner ses foyers, à Turlaville au hameau Quévillon. Là, il travaille pour le compte de son futur beau-père, monsieur Cousin, entreprise de transport locale toujours en activité. En juillet 44, en allant prendre des nouvelles du front à la caserne Protot à Cherbourg, il rencontre un officier français qui l'informe de la possibilité de se porter volontaire pour la division Leclerc ; celle-ci va débarquer incessamment à Saint-Martin-de-Varreville, Utah-Beach si vous aimez mieux : « Je ne savais pas qui était le général Leclerc mais je pensais qu'il fallait vite libérer le territoire et je suis parti à bord d'un G.M.C en direction d'Avranches pour attendre les ordres. Nous étions une cinquantaine à partir de Protot. »

Lucien Postel faisait également partie du convoi et ajoute : « J'étais ami de Georges Yvetot. On a suivi un parcours semblable. Je voulais aussi signer un engagement dans la marine car c'était, m'avait-on dit, le moyen de rejoindre l'Angleterre. Mon frère était parti à Londres en 40 et mon désir était de le retrouver. Mais, comme Georges, j'ai été renvoyé dans mes foyers en novembre 42 sans avoir pu passer en Angleterre. Je suis revenu ici et j'ai repris mon travail au garage Peugeot de Cherbourg jusqu'à mon départ dans la division Leclerc à l'été 44. »

L'engagement de Georges Lemenuel est un peu similaire : « J'étais à Valognes et j'appartenais au groupe de résistance Century. J'ai été contacté par un lieutenant fin juillet ; je me suis immédiatement engagé volontaire pour la durée de la guerre et j'ai rejoint la division Leclerc à Saint-Martin-de-Varreville. J'ai effectué toute la campagne de la 2^e D.B depuis Utah-Beach, Avranches, Saint-James, Alençon, Le Mans, la vallée de Chevreuse, Paris, Baccarat dans les Vosges, Strasbourg pour finir à Berchtesgaden, à l'intérieur même du nid d'aigle d'Hitler. J'étais un simple soldat mais dans la 2^e D.B, on ne se préoccupait pas de la hiérarchie. Elle existait bien sûr mais

c'était la camaraderie et la solidarité qui comptaient avant tout. Les quelques fois où j'ai croisé le général Leclerc, je peux dire qu'il nous respectait. C'est lui qui venait nous saluer avec un mot aimable. Je l'ai côtoyé une seule fois de près, c'était à la bataille de Carrouges près de la forêt d'Ecouves. Il a fait appel en urgence à ma compagnie pour fermer la poche de Falaise. J'avoue que je n'en menais pas large car les obus pleuvaient de tous côtés. Leclerc était devant, comme à son habitude. Ce qui faisait sa force, c'est qu'il était capable d'apprécier le danger en un rien de temps. Il ne nous envoyait pas sans prendre les mesures d'usage. À la veille de la libération d'Alençon par exemple, c'est Leclerc en personne qui est parti en éclaireur dans les faubourgs de la ville pour mesurer les risques de résistance. Au lever du jour, il a donné l'ordre d'attaquer. Avec un chef comme cela, on ne pouvait qu'être admiratif et finalement on n'avait plus peur. »

Un objectif, une consigne

Avec le recul du temps et les enseignements de l'histoire, on comprend pourquoi Leclerc tenait tant à aller très vite. Il ne supportait pas la stratégie Alliée qui consistait en des bombardements systématiques et massifs de tout notre territoire au prix des vies des civils et d'énormes destructions des villes et des campagnes françaises. L'état major Allié voulait avancer derrière l'aviation ; du reste, les soldats américains se tenaient le plus souvent en arrière de la 2^e D.B. Si Leclerc n'avait pas avancé, tout aurait été rasé. Alors il entraînait ses hommes sur ses pas pour éviter les massacres et libérer les villes et les villages en leur épargnant le martyr. Leclerc était un soldat et il estimait que le travail du militaire consistait à libérer les populations du joug de l'ennemi.

Même si Leclerc était un ami personnel du général Patton, chef de la 3^eme armée américaine, il ne faut pas oublier que la 2^e D.B était placée sous le commandement de Patton. Les deux hommes n'étaient pas toujours d'accord sur la tactique à adopter comme on vient de le dire. Leclerc n'était pas un homme à se laisser influencer et il a pris des positions contre l'état-major. A ce sujet, Georges Lemenuel précise : « Nous autres on ne savait pas grand-chose de ce qui se passait en haut-lieu mais je me souviens bien que les soldats américains ne voulaient pas aller trop vite et surtout s'en remettaient aux bombardements aériens. Pour Leclerc, il n'était pas question d'attendre au prix même de la désobéissance. Cela a été le cas pour la libération de Paris où il a devancé les Américains lesquels, n'ont pas du tout apprécié comme chacun le sait. Rien ni personne ne l'aurait arrêté ; il avait remarquablement compris la situation. Je suis rentré dans la capitale par la porte de Vanves. Je me demandais bien ce qui m'attendait. Il y avait des combats de rues mais ce qui était le plus dangereux, c'étaient les tireurs embusqués de la milice française et des S.S. On a perdu cent cinquante et un hommes à Paris dans des combats provoqués par des fanatiques. Dans le centre de la capitale, le plus dur c'était d'avancer avec nos engins tellement la foule en liesse se précipitait sur nous, montait sur les chars, nous congratulait. L'ambiance était indescriptible. Mais notre mission n'était pas achevée et conformément à son serment de Koufra, prononcé au cœur du désert de Libye en mars 1941, Leclerc ne déposerait « les armes que lorsque nos belles couleurs flotteront sur la cathédrale de Strasbourg. » Alors on est repartis de plus belle. La traversée de la Lorraine, des Vosges et de l'Alsace a été pénible, meurtrière. Strasbourg a été libéré le 23 novembre 44 mais aussitôt s'est formée une poche de résistance à Colmar. L'Allemagne a lancé une contre-offensive dans les Ardennes au cœur de l'hiver alors qu'il faisait un froid insupportable. Heureusement, même si nos conditions de vie étaient dures, nous étions bien équipés, bien alimentés par l'armée américaine dont nous dépendions. Ce n'était pas pareil du côté de l'ennemi où régnait la débandade complète. Seuls les régiments de S.S continuaient à faire régner la terreur, la désolation et la mort partout où ils étaient espérant encore renverser le cours heureux que venait de prendre l'histoire. »

Une fois achevée la campagne d'Alsace, la 2^e D.B a été appelée pour résorber la poche de Royan, à environ huit cents kilomètres à l'ouest de l'Alsace. Une bonne partie de la division a fait le déplacement mais nos trois Tourlavillais ont bénéficié d'une permission.

Jusqu'au nid d'aigle !

Georges Yvetot en a profité pour épouser mademoiselle Cousin le 27 mars 45. Georges Lemenuel et Lucien Postel eux, n'ont pas convolé en justes noces mais ont tout de même rendu visite à leurs familles tourlavillaise ou digosvillaise. Ensuite, nos trois hommes ont regagné Châteauroux, point de ralliement de la division. Georges Yvetot a été affecté au bataillon de renfort à Saint-Germain-en-Laye. De leur côté, Georges Lemenuel et Lucien Postel ont repris le chemin de l'Allemagne après que Leclerc ait obtenu en avril 45 l'autorisation de l'état-major Allié de se rendre jusqu'au nid d'aigle d'Hitler, à Berchtesgaden. « La division regroupée à Dachau a découvert l'abomination des camps de concentration mais la traversée de l'Allemagne n'a posé aucune difficulté d'ordre militaire. Je pense que c'était pour Leclerc une campagne qui symboliserait sa victoire et celle des Alliés et non une nouvelle campagne militaire comme les précédentes. N'empêche qu'une fois de

plus, c'est la 2^e D.B qui est rentrée la première dans le nid d'aigle, le 4 mai, et non l'armée américaine comme on le pense bien souvent à tort. Je me souviens être rentré dans le bunker d'Hitler après avoir traversé un long tunnel. Leclerc, paraît-il, cherchait les papiers d'Hitler et il a fait sauter le coffre-fort. Nous, on pensait plutôt aux victuailles en tout genre que les nazis avaient stocké et dont on entendait profiter à notre tour. Du reste, on a chargé à ras-bords un G.M.C et les Américains voulaient nous empêcher de consommer notre «butin». J'aime mieux vous dire qu'il y a eu encore du rififi avec eux mais on a eu gain de cause ! » précise Georges Lemenuel.

La guerre n'est pas finie, soldat Lemenuel !

Au terme de leur contrat de trois ans avec la marine, Georges Yvetot et Lucien Postel sont dégagés de leurs obligations militaires en novembre 45 mais une surprise de taille attend Georges Lemenuel. Dans la précipitation des événements, il avait de bonne foi signé un contrat E.V.D.G -engagement volontaire durée de guerre-. Cela semble aller de soi, n'est ce pas ? On libère la France, on signe la paix et voilà ! Sauf que l'autorité militaire ne l'entend pas du tout ainsi et que, si la capitulation de l'Allemagne le 8 mai 45 scelle la paix en Europe, le Japon est toujours en guerre et l'Indochine s'enflamme. La France et ses Alliés sont encore en guerre et la 2^e D.B est appelée en Indochine. Georges Lemenuel passera un an dans la région de Saïgon et explique : « ça n'avait rien à voir avec ce que je venais de vivre. On passait d'une guerre de libération que j'avais voulue à une guerre d'oppression pour laquelle je n'avais pas signé. Je n'ai pas eu le choix. La seule alternative, ça aurait été la désertion mais vous savez ce que cela veut dire en temps de guerre. Quand je suis revenu après un an de galère, les choses avaient changé et déjà, on ne regardait plus les gars de la 2^e D.B comme au temps pas si lointain de la libération de Paris. Les facilités de réinsertion dont avaient bénéficié les copains juste après le conflit n'étaient plus d'actualité. On ne nous considérait plus comme des soldats de la 2^e D.B mais comme des anciens d'Indo. Impssible de trouver du boulot ! C'était dur pour moi qui avais juste omis de bien lire le contrat que j'avais signé ! La seule consolation, mais quelle extase ! c'est que j'ai pu avoir accès aux ruines du temple d'Angkor lors d'un passage au Cambodge ; ça m'a valu une journée à dos d'éléphant.

« Nous partîmes cinq cents mais par un prompt renfort..... »

Voilà vite résumés les itinéraires de trois volontaires de la 2^e D.B. Au total, la division comptait quinze à vingt mille hommes dont aujourd'hui beaucoup sont décédés à commencer par le chef emblématique Philippe Leclerc de Hauteclocque. Après avoir pris des risques inouïs, de 40 à 45, Leclerc a péri dans un accident d'avion le 28 novembre 47. C'est une mort trop banale pour un homme de cette envergure et d'aucuns, parmi les innombrables orphelins qu'il a laissés, ont refusé de faire leur deuil, de croire à une destinée si ordinaire et ont émis l'idée d'une fin suspecte. Aucun début de preuve ni d'indice, ni même d'alibi, n'a été présenté mais des hommes comme Leclerc, ne peuvent pas mourir comme nous ; c'est aussi ce qui leur permet d'entrer dans la légende des siècles en transcendant même l'histoire.

Aujourd'hui, dans beaucoup de villes de France dont celles que nous avons citées, on célèbre la mémoire de la 2^e D.B aux monuments Leclerc. Les rangs sont de moins en moins serrés. C'est lors de ces commémorations que l'on apprend la maladie d'untel ou le décès d'un vieux compagnon à moins que l'on ne l'ait déjà appris par Caravane, le bulletin de liaison des anciens. (Caravane ? Troupe de gens qui se forme pour franchir un désert, une contrée peu sûre explique le Larousse). N'oublions pas que la 2^e D.B trouve ses origines en Afrique, quelque part aux confins de la Libye, de l'Algérie, du Tchad ou du Maroc, pays de prédilection de Leclerc.

« Le premier août 2004, pour le soixantième, on était environ deux cent cinquante à Saint-Martin-de-Varreville. On rajeunit pas mais l'ambiance est toujours là et en quelques minutes on oublie nos maux pour se replonger soixante ans en arrière. Bien sûr on radote un peu comme tout le monde mais c'est pas de la nostalgie car on a le cœur gai ; c'est le plaisir de retrouver des vieux copains, et de se dire que la liberté n'a pas de prix » concluent nos trois amis.

A bon entendeur, merci messieurs.

J.J.B. octobre 2004